

« La poésie est dans ce que deviennent les mots atteignant l'âme humaine », quand ils ont opéré « cette transmutation » sur les choses et qu'ils se répercutent « dans l'esprit et la sensibilité »¹, pour faire surgir une parole, clarière dans l'obscur. Celle d'Hélène Dorion, « langue d'écorce et de souffle », « poignée de rayons » qui dansent dans la poussière, en donne la pleine mesure dans son livre, *Mes forêts*, qui vient de paraître cet automne 2021 aux éditions Bruno Doucet. Se plaçant dans une lignée sororale de poètes citées en exergue dans ce dernier recueil et proche d'elles par leur manière d'être-au-monde, l'écrivaine nous appelle à une méditation partagée, sensible et réflexive, sur notre humanité dans un temps « de foudre et de lambeaux » et un monde de plus en plus menacé et menaçant. Elle l'inscrit à partir d'un lieu, naturel et symbolique, qu'elle s'est choisie et qui peut-être aussi l'a choisie car, écrit-elle, « les forêts entendent nos rêves et nos désenchantements ».

Celles-ci apparaissent en effet dès le début du recueil tout à la fois comme l'espace de promenade et l'espace intérieur et langagier de l'autrice. Un lieu prédestiné, silencieux, solitaire, et pourtant peuplé de toutes les formes de vivant. Accordé à son être profond, c'est « la demeure où respire sa vie ». Nulle surprise en cette confiance pour qui sait dans quelle proximité avec la nature se tient depuis longtemps Hélène Dorion. Au Québec, forêts et lacs, montagne et fleuve font le paysage, thème constant de son œuvre. Ne lui permettent-ils pas de sentir la pulsation de l'univers et d'épouser un rythme qui trouve écho dans l'écriture ? Toute la première partie, *L'écorce incertaine*, décline, en une énumération de poèmes titrés en italiques, ce qui constitue les forêts en tant que réel vécu-rêvé : éléments, bêtes, saisons, rumeurs, événements - tout le dehors de terre d'eau de ciel et de feu est perçu à travers le corps et l'âme de celle qui le hante. S'installe ainsi un va-et-vient incessant entre leurs réalités, son regard et les mots qui tentent de les nommer et d'en révéler le secret. Car c'est bien d'abord par la force métaphorique et le pouvoir transcendant de sa langue, renforcés par le jeu des pronoms de la première et de la deuxième personne (je, tu et nous employés alternativement dans un dialogue silencieux avec les éléments, l'autre et soi) que

¹ Pierre Reverdy, œuvres complètes, Gallimard

se dévoile le lien qui unit la narratrice à la forêt - et au lecteur qui le partage : « mes forêts sont un long passage/ pour nos mots d'exil et de survie [...] ».

Cœur de son habitation existentielle et poétique du monde, *Mes forêts* abritent autant d'aubes que de nuits, de clartés que d'ombres, de mots que de choses. Porteuses d'un passé et d'un présent qui préfigurent aussi l'avenir, celles-ci permettent à Hélène Dorion de revisiter sa propre histoire, de l'enfance à l'aujourd'hui, et de la faire résonner avec toute l'histoire de l'humanité. Elle réaffirme ainsi une relation indissoluble avec la nature, et plus largement avec une création dont on fait partie et que tour à tour « on sauve et détruit » depuis des millénaires, mais en ce siècle dans une accélération de plus en plus périlleuse.

Les deux parties centrales du livre en effet relie temps immémorial et temps humain, chaos cosmique et chaos du monde. Soumise à « l'écoulement du temps » et à la violence irréductible de l'homme, la poète les médite et nous interpelle. Remontant les jours et les âges, sa voix fend le vent des malheurs, lutte au présent sous l'avalanche des menaces et retraverse la nuit des peurs pour grimper vers une lumière : « nous sommes hauteur de montagne/ parmi les brumes affolées ». Prononçant l'énigme et le mal, comme elle l'a déjà fait dans d'autres recueils, Hélène Dorion décrit un ici où s'enchevêtrent nos destinées, singulière et collective. Comment alors pourrait-elle taire la fragilité de notre présence, sa possible disparition causée par tous les « brasiers » allumés aujourd'hui par des hommes qui ne savent plus les éteindre ? Contre un faux progrès qui nous fait « corps séchés/dans le froid des racines », « insectes affairés de chiffres et de lettres » et esclaves de « la rage virale » des écrans, elle demande un « réveil du temps » et des consciences, faisant de ses forêts, le lieu d'une résistance « de chair », « de grâce et de beauté ». Héritière d'une mémoire, la poète scande la permanence des guerres, des injustices et des haines qui font nos hivers et « le bégaiement de l'histoire ». Elle dénonce parfois avec désespérance, le saccage de la planète qui, creusant nos abîmes, annonce « notre chute ».

Mais dans ce long chant sans ponctuation qui épouse la coulée et la rumeur incessante des âges, il est d'abord question d'une circulation entre la vie et l'autre vie de l'écriture qui tente de lui donner une orientation et un sens. L'autrice refuse donc de se laisser gagner par le pessimisme et la mélancolie. Car, même s'« il se fait tard/ pour la nuit humaine », même si nos errances sont souvent mortifères et nos aveux d'impuissance ou d'échec, une simple halte en forêt peut parfois suffire à remettre nos « espoirs debout », alors même qu'un instant avant,

le monde et nous-mêmes semblions prêts au naufrage et à « l’engloutissement », comme le suggère le sous-titre de la quatrième partie : *Avant la nuit*.

Mes Forêts témoigne de la quête d’une femme qui, depuis sa jeunesse, trace « des lignes au crayon/ sur papier de temps » dans le désir de mieux habiter cette terre et d’y parfaire son âme. Son geste d’écrire trouve son ancrage dans une démarche d’écriture autobiographique, et dans ce dernier livre, Hélène Dorion remonte vers une enfance marquée par les cris, la peur et par la fréquentation précoce de la mort pour inscrire son histoire propre dans la grande histoire d’une humanité qui n’en finit pas d’avoir à guérir la blessure et à s’accomplir. Le parallélisme anaphorique entre les deux premiers vers : « Mes forêts sont de longues traînées de temps/elles sont des aiguilles qui percent la terre », et les deux derniers vers des longs poèmes qui encadrent chacune des parties : « mes forêts sont de longues tiges d’histoire/ elles sont des aiguilles qui tournent », le souligne. Son aventure qui débute dans le noir d’une chambre d’enfant rejoint celle de l’humain dans la nuit des origines et des fins - « un même « bruissement du temps », une même lutte les traversent pour trouver l’unité. Ainsi le chant fluide de ce « moi », qui est aussi « l’autre », dont les ondes se propagent, finit par se fondre en le Tout qui est aussi le rien.

En nous entraînant, dans *Mes Forêts*, sur les chemins d’une vie où chacun de nous « a trébuché/ rebondi puis chuté de nouveau », mais où il a pressenti que seul « le long travail de l’amour » pouvait le sauver, Hélène Dorion dresse un état de notre condition à l’heure où « une catastrophe » écologique, sociale et morale se profile. Dans cette urgence, elle nous appelle à n’oublier ni la beauté de l’univers - des étoiles aux arbres et aux bêtes - ni notre rôle en ce monde, ni la vérité « sur ce qu’on appelle humanité », grandeur, cruauté et bonté. Tenter sans fin de la réinventer dans le grandissement du lien et à la lumière de la langue, nous souffle-t-elle, c’est accomplir notre tâche. Avant qu’il ne soit trop tard, à nous lecteurs, de renouveler, avec elle et tant d’autres poètes et artistes dans le passé et au présent, cet acte de foi et de transmission.